

Antonin Crenn

LES PRÉSENTS



Aux absents

*La vérité ! s'écrie Gabriel (geste), comme si tu savais
cexé. Comme si quelqu'un au monde savait cexé.*

Raymond Queneau, *Zazie dans le métro*

1.

CE QUI EST RÉVOLU

Théo n'a aucune raison de penser que quelque chose s'est passé dans cet immeuble, quelque chose qui le concerne. C'est certainement pourquoi il ne le pense pas ; mais il l'éprouve, intensément.

CHAPITRE 1

IL N'ÉTAIT QUE DE PASSAGE

La dernière fois qu'il a retrouvé l'ami, il y a quelques semaines, il est tombé sur lui au square. Leur rencontre a été soudaine. Inattendue. La fois précédente avait eu lieu de la même façon, déjà : c'était quelques années plus tôt, entre les rayons d'un magasin. Ils s'étaient fréquentés deux mois d'été, puis quelque chose avait dû se passer, on ne savait pas quoi.

À l'époque, Théo avait dix-huit ans et six mois. Cette précision est importante pour comprendre qu'il était déjà étudiant : il avait eu le bac à dix-sept ans et demi sans, pour autant, être en avance sur son âge. Il avait l'habitude d'expliquer à ses camarades qu'il était né au début de janvier et que, pour cette raison, quelqu'un avait décidé qu'il serait pratique de le faire entrer à l'école en même temps que les enfants nés l'année d'avant, qui n'étaient âgés, au fond, que de dix jours de plus que lui. Il répétait son raisonnement sans jamais se demander s'il suffisait à justifier sa jeunesse relative, car il avait reçu ces arguments de ses parents, forcément pertinents. Ils auraient pu lui servir une autre fable, plus audacieuse que cette logique comptable, et il l'aurait avalée tout rond avec la même innocence. Rien n'étonnait Théo : les choses étaient normales ou bien merveilleuses, mais jamais bizarres. Il s'était habitué à être jeune, un petit peu plus jeune que tout le monde.

Le magasin occupait tous les étages, depuis les caves (où les employés se changeaient) jusqu'au grenier (où l'un d'eux, dans son bureau, délivrait aux autres les tickets

restaurants). Un grand immeuble, large, solide, du type haussmannien, c'est-à-dire : une façade en pierre de taille, érigée au bord d'un de ces axes tracés par cet homme dont on a retenu le nom – ce préfet qui, d'ailleurs, n'est pas responsable de l'édification de ces immeubles, car la plupart sont apparus après qu'il a été mis à la porte, voire après sa mort. L'immeuble en question appartenait sans doute à la catégorie originelle – il avait bien cent-cinquante ans, à vue de nez. Quant à Théo, il n'était que de passage dans ce lieu, c'était l'été et il gagnait un peu de sous en vendant des livres. Son rayon était au premier étage ou au deuxième, il ne saurait plus le dire. C'était il y a dix ans, tout de même.

« Comment fait-on pour descendre quand on a mal au genou ? », avait demandé quelqu'un, après avoir d'abord dit bonjour et pardon, puis appelé Théo « jeune homme ». La personne était une vieille dame, parvenue jusqu'au premier ou au deuxième étage grâce à l'escalier mécanique. Celui-ci fonctionnait dans le seul sens de la montée, car il était prévu qu'on empruntât l'escalier normal pour la descente, opération réputée moins fatigante que l'ascension. Mais cette dame avait mal au genou : Théo ne pouvait pas l'obliger à forcer sur son articulation fragile, marche après marche. Puisqu'il était nouveau, il était monté d'un étage pour se renseigner. Là, au deuxième ou au troisième, travaillait habituellement un ancien qui le dépannait volontiers d'un conseil : il ne l'avait pas trouvé. À sa place : un autre garçon de l'âge de Théo, ou peu s'en fallait.

Théo ne l'avait jamais rencontré à cet endroit, mais il avait déjà connu ses traits ailleurs, autrefois. Des petites dents carrées, sauf les canines, pointues. Deux lignes (de grandes fossettes) qui barraient le visage verticalement :

un sourire et, en même temps, une étincelle allumée dans l'iris. Dans le creux des joues, une ombre pâle, grise : pas plus de barbe que ça. La dernière fois qu'il avait vu ce visage, cette ombre même n'existait pas encore, parce que ce visage était celui d'un enfant. Il s'en souvenait assez bien. C'était il y a longtemps, oh, dix ans plus tôt, peut-être.

« Théo. Laisse-moi me rappeler. Théo comment ? Théophile, Théodore, Théodule. Je n'ai jamais su. »

Théo pouvait-il en vouloir à son camarade d'avoir un trou ? N'avait-il pas lui-même oublié comment il s'appelait, ce garçon ? Le souvenir était flou. Les mots, effacés. Le visage était resté, par contre, dans un coin de sa mémoire, et venait de s'installer à nouveau, ce matin-là, au premier plan de l'image.

« Il y a une dame qui attend, à mon étage, que je l'aide à descendre. »

Dans des cas comme celui-ci, il était permis d'accompagner les clients dans le monte-charge qui servait à convoyer les caisses de livres, à condition de ne pas les laisser seuls à l'intérieur. Théo ignorait l'existence même du monte-charge, car ses fonctions au magasin n'impliquaient pas qu'il fût associé au transport des livres. Il les agençait sur les meubles et indiquait leur emplacement aux clients, c'est tout. Il émettait quelquefois un conseil, mais seulement lorsque personne ne le surveillait, car cette initiative n'était pas prévue par son contrat. Chaque niveau du magasin, en fond de rayonnage, était desservi par l'élévateur : le dispositif était à peine masqué. Théo ne l'entendait-il pas fonctionner, le matin, derrière son dos ?

« Je te montre. »

Ce garçon impromptu avait le chic pour découvrir les trappes et les passages, et pour partager ses secrets avec Théo : au collège (ou bien était-ce à l'école primaire ?), il lui avait montré comment contourner la grille qui enserrait la cour, en se faufilant à l'endroit où la clôture n'était plus formée que par une haie : il s'était contourné pour passer entre les branches chatouillantes, d'une part, et le montant froid du grillage, d'autre part. Derrière s'ouvrait le parc public. À l'heure de la récréation, lorsque tous les enfants étaient retenus à l'école, seuls Théo et l'ami intrépide se promenaient dans le vaste jardin, étendue sauvage et libre, qui étalait une toute autre physionomie (banale, domestique) le mercredi et le dimanche. Les souvenirs étaient doublement vagues ; d'abord dans le sens de *flous*, enfouis dans la tête de Théo, et ensuite dans leur qualité de mouvement, comparables à des vagues, qui remontaient comme la marée – régulièrement et inexorablement.

« Merci pour le tuyau : je n'étais pas au courant », dit Théo, regagnant son rayon et guidant la dame derrière l'étagère des monographies (sur la couverture de l'un de ces livres, dédié à l'art italien de la Renaissance, un grand ange blond adoptait précisément la même position que le camarade de Théo, qui était pourtant brun, un instant plus tôt : tout le corps tendu vers le geste du doigt pointé, désignant un lieu énigmatique et précieux, et un sourire au bout des lèvres, mais pas en coin – franc). Il entra avec elle dans la cage métallique et, pensant à Spirou et à son costume rouge, il plaisanta :

« Je fais aussi liftier, groom, garçon d'étage : je ne sais pas trop comment on dit.

— Et moi, je fais aussi : jeune fille de vingt ans, quand je n'ai pas mal au genou. C'est une machine à remonter le temps, votre ascenseur.

— À le remonter ou à l'avancer, oui, car si cet appareil nous donne nos vingt ans, alors il me vieillit, moi. »

Théo se trouva un peu insolent, mais le sourire de la dame l'encourageait, alors il improvisa :

« Parfois, une trappe s'ouvre dans le décor quotidien. Vous étiez passée mille fois devant, sans la voir, et soudain vous vous engouffrez dans la brèche, c'est magnétique. C'est un passage dans le temps ou, mieux encore, un empilement : plusieurs époques cohabitent dans un même espace. Vous avez vingt ans ou cent ans, et ce fantôme, derrière vous, en a autant. Je crois qu'on est arrivés : rez-de-chaussée, tout le monde descend. »

Théo passa l'après-midi à chercher le prénom de son ami du deuxième ou du troisième étage. Ils s'étaient retrouvés le soir même, à dix-neuf heures, au sous-sol, derrière le rayon de la papeterie : c'était le vestiaire. Son casier était mitoyen de celui de Théo. Théo avait sorti son sac à dos, l'avait jeté sur ses épaules. L'ami avait fait pareil. Chacun avait brouillé le code de son cadenas, remonté l'escalier et passé la porte. Ils avaient échangé un sourire et s'étaient dit « Ciao ». Théo était parti en suivant le quai, l'autre en descendant le boulevard.

Au matin, quelqu'un rouvrait le magasin et rallumait les lumières, puis chacun regagnait sa place. Les rayonnages de livres, massifs, étaient alignés sur deux épaisseurs : un rail permettait de faire coulisser la première pour dévoiler la seconde, masquée derrière. Chaque surface verticale du magasin était exploitée au maximum de ses capacités. Les

fenêtres étaient donc occultées, comme un luxe dont on devait se passer. Aussi, ni Théo ni les autres ne savaient, pendant les heures de travail, si le temps était au bleu ou au gris, si le ciel était vif ou encombré de nuages, s'il faisait nuit en plein jour et si le soleil avait fui. Pendant la pause du déjeuner, enfin, la lumière naturelle s'engouffrait dans les pupilles grand ouvertes de Théo : ça lui faisait un bien fou. Les premiers jours, il avait occupé cette heure de liberté à marcher dans les environs. Peu de choses lui procuraient plus de plaisir que de marcher dans les rues d'une ville, et dans celles de Paris en particulier. Ce quartier, il avait eu le loisir de l'explorer en plusieurs occasions, déjà. L'expérience était cependant différente, de le parcourir à présent – pendant cette période spéciale où il y occupait un emploi : huit heures par jour, il en était un *habitant*. S'y promener dans ces conditions, c'était connaître ses rues avec plus de familiarité et de minutie, avec complicité et en profondeur. Il avait commencé par faire un tour de la place, pour appréhender les alentours dans leur globalité : de là, descendre le boulevard pour sentir la chaleur du soleil sur son visage, dans l'axe, plein sud, les yeux froncés. Le jour d'après, il avait emprunté les petites rues serpentine derrière le magasin, où l'ombre et le vent se confondaient en douces caresses. Le troisième jour, déjà, il s'était rendu compte que ces grandes excursions n'étaient pas une bonne idée : du matin au soir, il se tenait debout dans son rayon et, lorsqu'il n'était pas statique, il se déplaçait par petits pas rapides d'un bout à l'autre de l'étage, ou bien gravissait les escaliers mécaniques deux marches par deux. C'était le contraire de la position scolaire qu'il connaissait trop bien, les fesses calées sur une chaise à longueur de

journée. Aussi, le midi du troisième jour, il valait mieux se ménager : pourquoi ne pas s'asseoir sur le quai, au bord de la Seine ? D'autres fois, il allait plutôt s'installer sous un arbre, dans le square qui faisait le coin des deux boulevards et qui révélait les vestiges des thermes antiques, montagne de briques rouges érigée dans l'herbe. C'était sublime et reposant, parce que les ruines étaient à portée de regard et qu'il y avait des bancs pour s'asseoir.

Après qu'il fut retombé sur son camarade par hasard, Théo s'arrangea pour le voir tous les jours et le plus souvent possible. Aucune nécessité professionnelle ne les poussait l'un vers l'autre, puisque chacun était en charge d'un rayon bien distinct, à un étage de distance, mais l'horaire de leur pause du déjeuner coïncidait. Alors, Théo avait invité l'ami, dès le lendemain de leur rencontre, à goûter à ses escapades dans le quartier. Ils avaient convenu de ne pas trop se promener, malgré la tentation, mais rien ne les obligeait pour autant à s'installer toujours dans le même lieu. Ils poussaient donc dans un sens ou dans l'autre, sur le bord de la Seine, pour tâter les pavés d'à côté (étaient-ils plus doux ?) et profiter d'un panorama un peu différent sur la Cité : ils modifiaient légèrement l'angle du point de vue, depuis le port de Montebello, selon qu'ils s'assoient en contrebas du Petit-Pont (c'est son nom) ou du pont au Double (qui paraît plus petit que l'autre, mais enfin, on n'y peut rien). Le plus souvent, ils allaient au square.

L'ami marchait vite, sans brusquerie. De grands pas souples. Tout son corps, souple. Les épaules larges qui se balançaient, un peu. Des pas tranquilles qu'on aurait pu croire nonchalants s'ils n'étaient pas rapides. Les gestes amples, au bon moment, pas un de trop : il était partout

à la fois (c'est-à-dire : juste à côté de Théo et, déjà, une enjambée plus loin), il glissait. Et quand il s'arrêtait (à la droite de Théo, ou à sa gauche, à portée d'un bras tendu), il était complètement là et nulle part ailleurs.

Un jour, à midi trente, il plut. Je veux dire : la pluie commença de tomber. Est-ce que cela *plut* à Théo et à son comparse ? difficile de le dire : la scène a eu lieu il y a dix ans, et il faudrait se souvenir de tant d'autres choses. D'autres pluies ont effacé les détails de cet épisode. Il est probable que les intéressés eux-mêmes auraient de la peine, aujourd'hui, à renouer avec les impressions qu'ils avaient éprouvées alors. Peut-être avaient-ils aimé sentir les premières gouttes lourdes, tièdes, sur leur visage, et qu'ils s'étaient rappelé les joies enfantines des averses d'orage dans la cour de récréation, les torrents soudains qui rigolaient jusque dans le préau. Mais, ce midi-là, sentant venir le déluge, leur réaction fut d'abord pratique : ne pas se mouiller, éviter de se présenter au magasin habillé en serpillière, les vêtements à essorer, dégouttant sur le linoléum. Ils se feraient gronder comme des sales gosses et, à leur âge, merci.

« On va se mettre à l'abri : viens, je te montre. »

Le square est composé de deux parties, reliées par une promenade touffue le long du boulevard Saint-Germain : d'une part, le petit jardin parisien comme on en voit partout, agrémenté de bancs, au coin du boulevard Saint-Michel ; d'autre part, une terrasse en platelages de bois, composant un damier dont chaque case s'inspire d'une culture aromatique, à la manière médiévale. Ce deuxième jardin est le plus singulier. Et comme décor, là, pas de vestige romain à l'horizon. Au lieu de thermes, un petit palais gothique qui tourne le dos aux promeneurs : son

entrée est située de l'autre côté, sur une placette. C'est un musée dédié à l'art du Moyen Âge. Pourquoi le camarade de Théo connaissait-il cet endroit ? Ce n'était pas sa qualité la plus mystérieuse.

« Au fond du jardin, le mur du musée : tu vois cet encorbellement, cette voûte ? quand on s'enfonce dans le coin, à droite, on pénètre sous l'aile du bâtiment comme dans une grotte, il nous protège. »

Ils s'étaient réfugiés, ils avaient regardé le rideau de pluie se fermer devant la grotte, assis sur les planches de bois sec, les genoux rassemblés dans les bras. Puis, la montre de Théo avait indiqué treize heures : il allait falloir rentrer au magasin. La chute d'eau commençait à faiblir, puis à s'assécher. Les deux Robinson ne regardaient déjà plus dehors : ils exploraient leur île, ils parcouraient les murs du plat de la main, ils déchiffraient la pierre froide. Des inscriptions étaient gravées : remontaient-elles à l'âge gothique ? C'était douteux. Plutôt, on pouvait supposer que des égarés romantiques, des touristes et des poètes avaient incisé l'épaisseur du calcaire pour déposer une trace de leur passage. De leur passage dans ce jardin, ou de leur passage sur terre. Il y a dix, cent, deux cents ans. Un graffiti rupestre pour rappeler au monde qu'on existe, pour que les hommes ne vous oublient pas. C'était à moitié réussi, à moitié raté : si Théo parvenait certes à lire les noms (avec l'aide de l'ami, plus exercé que lui), il n'avait en revanche aucune idée de qui ces gens avaient été. Un nom, rien de plus. « C'est déjà ça », dit-il. Il aurait pu dire : ce n'est même pas ça.

Depuis deux semaines, Théo et son acolyte partageaient une heure chaque jour, collés l'un à l'autre. Comme il était

étrange, alors, de ne pas se rappeler le nom de l'ami... Théo cherchait pourtant avec application. Julien ? Germain ? Séverin, Marcelin, Pierre-Sarrazin ? Pas moyen de le retrouver. Il s'accrochait à ces noms à cause de la rime : ils faisaient tinter une sonorité perdue dans son oreille. Mais c'étaient les noms des thermes, du boulevard, des rues et des places du quartier – il confondait les noms des lieux avec les noms des gens. Non : Théo pouvait en être quasi certain : le prénom de son ami ne finissait pas sur ce phonème-là. Sa musique était différente. Peut-être devait-il procéder par élimination ? Ou par déduction ? L'intuition, dans le cas présent, semblait ne rien donner de bon.

Les jours filaient, l'été se déployait sur Paris et les pique-niques au jardin alternaient avec les casse-croûtes sur le quai. Derrière son dos, pendant qu'il travaillait, Théo entendait les va-et-vient du monte-charge bourré de livres. Une fois ou deux, il accompagna quelqu'un entre deux convois, pour une histoire de genou ou de cheville, ou bien pour une histoire d'âge trop avancé dans son époque. Finalement, qu'il s'agît d'un problème anatomique ou temporel, la question était toujours la même : une articulation qui frottait douloureusement plutôt que de se faire oublier.

À la fin du mois d'août, la rentrée scolaire approchant, les clients se massaient de plus en plus nombreux. Le rayon de Théo était épargné par le déferlement, car il était consacré aux beaux-arts et à l'architecture : des sujets qui ne craignaient pas l'affluence. Mais le magasin devenait bruyant, il prenait l'allure d'une gare ou d'une station de métro – à cause de l'escalier mécanique, sans doute, qui

renforçait l'analogie. C'est à cette époque de l'année que la direction imposa aux employés le port d'un vêtement spécial : un t-shirt jaune qui assurait qu'on les identifiait immédiatement, sans hésitation. L'habit n'était certes pas laid, mais il n'était pas du goût de Théo ni de celui de l'ami. Ils arrivaient donc au magasin vêtus selon leur préférence, puis enfilaient le costume obligatoire dans le vestiaire, derrière le rayon de la papeterie. Et le soir, ils procédaient à l'opération inverse : ils retiraient le t-shirt jaune pour se rhabiller à leur manière. Pendant un temps très court – disons, oh, quinze, vingt secondes – ils étaient tous les deux le torse nu, et Théo était frappé de constater à quel point leurs corps se ressemblaient – alors que les visages, non, pas tellement. Et leurs styles vestimentaires respectifs, sans être très typés (chacun cultivant à sa façon une adolescence qui s'éternisait), étaient assez différents pour que la similitude de leurs silhouettes ne fût pas flagrante. Là, le sentiment éprouvé par Théo, entre les portes ouvertes de son casier et du casier de l'ami, était proche de celui qu'il connaissait lorsqu'il surprenait son image dans une glace, sans le faire exprès, par exemple lorsqu'il marchait le long d'une vitrine dans la rue et que, tournant la tête sans s'attendre à trouver son reflet, il tombait nez à nez avec lui-même. Pourtant, quand il se promenait en ville, il était toujours habillé, et là, dans le vestiaire, il ne l'était pas. Il n'avait donc aucune raison de penser que ces deux situations avaient un quelconque rapport. C'est pourquoi, sans doute, il ne le pensait pas, mais qu'il l'éprouvait si fort.

CHAPITRE 2

IL A DU TEMPS POUR PENSER

Il était au jardin, Théo. Assis sur le banc. Le banc était visible depuis les fenêtres de l'appartement d'Édouard et, aussi bien, mais avec un effet de plongée plus prononcé, depuis la fenêtre unique de la chambre de l'ami qui était descendu au jardin, s'était placé derrière Théo et sollicitait avec son doigt l'épaule de Théo. Ici, un mot que je ne sais pas choisir, une onomatopée. « Toc toc » est une option séduisante parce qu'elle exprime bien l'intention du geste : une interpellation discrète et efficace, le plus court moyen de signaler sa présence. « Je toque à la porte. » Mais, « toc toc » ne reproduit pas la sonorité de cette action, consistant à tapoter deux fois l'épaule de Théo du bout de l'index : en réalité, le geste ne produit aucun bruit, amorti par les épaisseurs superposées du blouson et de sa doublure, et du pull en dessous, et du t-shirt à son tour... Mais la sensation sur la peau, transmise par le mouvement de toutes ces couches successives, suffit à faire tourner la tête de Théo.

« Toi ! »

Ce n'était qu'un mot, célébrant l'apparition de l'ami. Et pour prononcer ce mot, une décennie avait dû s'écouler presque entièrement, entre l'été du magasin et ce printemps au jardin. Rien de frappant dans son apparence physique ; pas de changement important dans ses traits. Globalement, ce garçon était le même que celui qu'il avait connu enfant, dans la cour de l'école, puis que cet autre (le même) qu'il avait revu jeune homme, au rayon Histoire (ou était-ce le rayon Voyages ?) de la grande librairie du bord de Seine.

« Théodule, Théodose, Théobald... »

L'ami se moquait. Non, il riait – il ne se moquait pas. Les grandes fossettes verticales se creusèrent d'un coup, de part et d'autre de la bouche. Et les petites dents blanches (carrées) et les canines pointues : non, franchement, il n'y avait pas grand-chose de modifié dans son visage. Il fallait vraiment que Théo l'eût beaucoup observé, dix ans plus tôt, pour remarquer les menues différences qui étaient apparues depuis. L'ombre dans le creux des joues était un tout petit peu plus marquée, à cause de la barbe qui devait pousser désormais plus drue, plus dense, bien qu'elle fût fraîchement rasée, et avec soin. On sentait, sous la peau, le travail des racines et des follicules qui perceraient bientôt la surface lisse, avant la fin de la journée. Théo, lui, faisait en sorte de laisser quatre millimètres couvrir ses joues, pour se vieillir, et ça roussissait par endroits : sur le menton, sur l'arrête de la mâchoire. Avec le soleil qui revenait, ça tendrait comme ça vers des teintes de plus en plus claires. Il aimait bien.

L'ami s'assit sur le banc près de Théo. Pas moyen de se rappeler son nom, ni pourquoi il s'était envolé à la fin de l'été, une fois le travail au magasin terminé. Il portait une casquette. On n'avait pas idée de porter une casquette. Enfin, elle lui donnait un genre.

« J'habite ici, il annonça.

— Moi aussi », dit Théo.

Cet immeuble est ce qu'on appelle un haussmannien, même s'il a été construit après l'époque où Georges Eugène Haussmann était préfet de la Seine : c'est sa première différence avec l'immeuble de la place Saint-Michel qui contenait la librairie il y a dix ans. Un point commun,

s'il fallait en trouver un, pourrait être leur étrangeté. Leur degré d'écart par rapport à la norme. Ce que je veux dire, c'est que chacun des deux, à sa manière, diffère du modèle théorique. On attend d'un immeuble haussmannien qu'il soit bâti en pierres ; ses fenêtres sont garnies de garde-corps en fonte ; au deuxième et au cinquième étages file un balcon ; le sixième est mansardé et le septième l'est encore plus, s'il n'est pas réduit carrément à la fonction de grenier. Ces caractéristiques sont archiconnues. Souvent, on ne sait pas qu'on les connaît, mais on les reconnaît d'instinct. Ce sont des informations que nos yeux ont enregistrées une fois pour toutes, comme la couleur du ciel ou des feuilles dans les arbres. On n'analyse pas le pourcentage de rétraction de la chlorophylle dans la feuille du platane pour déduire, rationnellement, que l'automne arrive – on sait qu'il approche, on le sent. C'est tout. Le même mécanisme du cerveau est à l'œuvre lorsque, au retour d'un long sommeil ou d'un séjour sur une planète étrangère, on est déposé sur le sol parisien : on ouvre les yeux, on n'a pas besoin de compter les fenêtres, les balcons – on sait où l'on est, simplement. Or, l'immeuble de la place Saint-Michel trahit l'archétype par deux fois : il arbore des garde-corps de pierre au deuxième étage, et un balcon filant au quatrième. Et l'immeuble du boulevard Voltaire, où habitent tous les personnages de cette histoire, laisse filer son balcon au deuxième, comme c'est attendu, mais également au sixième (et là, c'est bizarre). Plus étrange encore, son pignon droit, qui borde l'impasse permettant d'accéder au jardin, est traité comme s'il s'agissait d'une seconde façade, à cause de la dimension des fenêtres, sauf que celle-ci est élevée en briques claires, de la couleur de la pierre

de taille. Théo n'a pas conscience de ces singularités. Et Édouard encore moins. Quant au troisième personnage, je ne sais pas encore s'il a l'œil pour ces choses-là.

« Ce sont les deux fenêtres que tu vois là, au quatrième : à droite c'est notre salon, à gauche la chambre. À cette heure-ci le soleil n'entre pas directement dans l'appartement et, aujourd'hui, je n'ai rien à faire, je ne suis attendu nulle part, alors je profite du soleil directement où il est : au jardin. Je te dis ça parce que tu allais peut-être me demander : tu fais quoi ? Alors, je t'avoue tout de suite que je fais rien de spécial. Je pense à des trucs. »

Souvent, Théo pense. Surtout en ce moment. Il a du temps pour penser parce qu'il n'est retenu par aucune obligation matérielle ni temporelle. Et inversement : si aucune contrainte ne s'exerce plus sur lui, c'est parce qu'il pense trop. Après qu'il est arrivé en retard tous les matins pendant un an, après qu'il a passé toutes ses heures légales de bureau à penser à autre chose qu'aux tâches qui justifiaient sa présence, l'autorité qui employait Théo a fini par le libérer. Par chance, Édouard s'occupe de tout. Il ne faut pas que Théo s'inquiète, Édouard n'aime pas ça.

Depuis qu'il a de nouveau rencontré le garçon aux quenottes blanches, les journées de Théo s'emplissent d'aventures minuscules. Son ami le mène dans les endroits les plus excitants du quartier : le château à tourelle crénelée de la rue Dorian, le château hanté du square Colbert, les châteaux d'eau du boulevard Poniatowski, le petit château effondré du parc de Bercy. Ils ont visité les sculptures du Père-Lachaise et le grand œuvre de Dalou sur la place de la Nation. Ils ont fréquenté jusqu'à le connaître par cœur cet espace triangulaire qui fait le coin de la rue du

Faubourg-Saint-Antoine et de la rue de Picpus : ce jardin est celui de la fondation Eugène-Napoléon, qui occupe le grand bâtiment du fond. L'ami dit que le plan de ce bâtiment reproduit fidèlement le dessin d'un collier de diamants – mais, comment peut-il le savoir ? Pour s'en assurer, il faudrait regarder le quartier d'en haut, depuis les colonnes du Trône, au moins ; et encore, ce n'est pas sûr qu'elles soient assez hautes. Alors Théo s'efforce d'avoir de l'imagination : à partir de la façade qui se présente devant ses yeux, il extrapole une perspective vue du ciel. Il a besoin de beaucoup de temps pour accomplir cette opération. Son ami l'attend. Quand il a fini, ils reprennent leur balade, sur le viaduc de la Petite Ceinture ou sur les pavés de la villa du Bel-Air. Un jour, ils sont même allés voir les crocodiles à l'aquarium de la porte Dorée : c'est dire s'ils ont vraiment été partout.

Ils se donnent rendez-vous au jardin où ils se sont rencontrés : le square des Jardiniers (c'est son nom), sous leurs fenêtres. On y accède depuis le boulevard Voltaire en longeant leur immeuble – en faisant le tour par devant, donc. Pour les gens qui viendraient de l'autre côté du quartier, de l'avenue Philippe-Auguste par exemple, il est possible d'utiliser le portillon situé à l'autre extrémité du jardin, sur le passage Dumas. Grâce à cette position avantageuse, le square peut jouer le rôle de raccourci, de *passage* entre les deux passages. Un matin, Théo est un peu en retard. Son camarade est si excité qu'il trépigne et tape du pied :

« Je t'emmène dans un endroit fou. »

Ils descendent la rue des Boulets, la rue de Picpus. Juste après la tour cylindrique marquant l'angle de l'avenue de Saint-Mandé, ils passent le seuil d'un portail monumental